

En quête de sens

Secret Sunshine et *Poetry* de Lee Chang-dong

Bruno Dequen

Numéro 154, octobre–novembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65112ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dequen, B. (2011). Compte rendu de [En quête de sens / *Secret Sunshine* et *Poetry* de Lee Chang-dong]. *24 images*, (154), 47–47.

Secret Sunshine et *Poetry* de Lee Chang-dong

EN QUÊTE DE SENS

par Bruno Dequen

FIGURE MAJEURE DU CINÉMA SUD-CORÉEN CONTEMPORAIN, LEE CHANG-DONG DEMEURE un cas à part. Non seulement son parcours professionnel est inhabituel, mais sa démarche esthétique et ses préoccupations thématiques se distinguent grandement de celles de ses contemporains. Politiquement engagé, pratiquant un cinéma dramatique fondé sur la sobriété maîtrisée d'une mise en scène au service de récits volontairement ordinaires, Lee Chang-dong, en l'espace de cinq films seulement, a su imposer une vision de cinéaste unique et remarquable, que la sortie récente de ses deux derniers films en DVD (par Criterion et Kino, respectivement) permet d'illustrer.

Immédiatement reconnu au début des années 1980 comme romancier, Lee Chang-dong ne se dirigera que tardivement vers le cinéma. En 1997, lors du tournage de son premier film, *Green Fish*, le cinéaste novice a en effet déjà 43 ans. Son étrange parcours ne s'arrêtera pas là, puisqu'il deviendra brièvement ministre de la culture en 2003, le temps de lutter contre la suppression des quotas de distribution inspirés du modèle français qui ont permis au cinéma coréen de résister à l'invasion hollywoodienne. De retour au cinéma en 2007 avec *Secret Sunshine*, il confirme l'importance de sa réputation internationale en obtenant pour ce film le Prix de la meilleure actrice du Festival de Cannes, de même que le Prix du meilleur scénario trois ans plus tard pour *Poetry*.

Ce parcours atypique n'est toutefois qu'un élément permettant de distinguer Lee Chang-dong du reste du cinéma sud-coréen. En effet, si la vitalité et la pertinence de cette production locale n'ont cessé d'être célébrées depuis une dizaine d'années sur la scène internationale, il n'en demeure pas moins que ses figures les plus marquantes demeurent des cinéastes de genre tels que Park Chan-wook (*Old Boy*) et Bong Joon-ho (*The Host*). Lee Chang-dong ne participe pas de ce courant, même si ses premiers films pouvaient s'y rattacher en partie, à travers le récit de gangsters de *Green Fish*, la structure narrative complexe en flash-back de *Peppermint Candy* ou la stylisation d'*Oasis*.

De ce point de vue, *Secret Sunshine* marque une rupture dans son cinéma. Une mise en scène effacée et un récit linéaire d'une complexité psychologique rare servent de support au portrait d'une femme ordinaire en quête de sens à la suite du meurtre de son enfant. Shin-ae vient à peine d'emménager dans la ville natale de son défunt mari avec son fils lorsqu'elle rencontre une voisine pharmacienne, fervente chrétienne, qui lui affirme que la foi permet d'ouvrir son esprit à l'invisible. Cette préoccupation, qui est au cœur du film, concerne non seulement Shin-ae, qui cherche en Dieu un soutien et des réponses à la perte de son fils, mais aussi Lee Chang-dong, qui observe avec une distance critique et empathique les failles de la religion et notre incapacité à regarder véritablement le monde qui nous entoure. À l'opposé d'un Park Chan-wook qui, dans *Lady Vengeance*, fait le portrait caricatural de religieux naïfs et stupides, Lee Chang-dong ne cherche pas à dénigrer les croyants. Bien au contraire, il démontre avec justesse que la foi (authentique ou non) permet de se remettre de certaines épreuves autrement insou-

tenables. Toutefois, une conception de Dieu fondée sur la croyance exclusive dans l'invisible, illustrée dans le film par le comportement de Shin-ae, qui regarde et apostrophe le ciel, et les limites d'un dogme fondé sur une conception du pardon qui, souvent, ne passe pas l'épreuve du réel (la confrontation de Shin-ae et du meurtrier de son fils également converti au christianisme est d'une intensité dramatique inoubliable) sont pour Lee Chang-dong des obstacles à une meilleure compréhension du monde et de la vie.

Ce regard moraliste d'une profonde sagesse appuyé par une performance d'actrice stupéfiante se retrouve dans *Poetry*. Cette fois, il s'agit de la quête de sens de Mija, grand-mère Courage qui lutte contre un début d'Alzheimer et le profond trouble dans lequel le suicide d'une jeune fille violée par de jeunes adolescents la plonge. Ce trouble est accentué par le fait que l'un de ceux-ci est son propre petit-fils. Contrairement à Shin-ae, ce n'est pas dans la religion mais dans l'art, plus précisément l'écriture poétique, que Mija cherche le sens de sa vie. Obsédée par son incapacité à s'exprimer par l'art, Mija tente pendant une grande partie du film de mieux voir le monde, négligeant parfois les problèmes réels qui l'entourent. Les derniers plans du film nous démontrent toutefois qu'une véritable œuvre artistique ne peut être que le fruit d'une ouverture absolue au monde accompagnée d'une prise de position morale réfléchie. Ce film est une leçon de vie et de cinéma. ■



Five Easy Pieces (1970) de Bob Rafelson

Photo Picassa